

Recherches en Langue et Littérature Françaises
Revue de la Faculté des Lettres
Année 9, N^o 15

L'Orient: l'espace de différences; une étude imagologique (politique, pittoresque humain, paysage naturel)

Tahere Zahedi (auteur responsable)

Master II en langue et littérature françaises, Université d'Ispahan

Mohammad Javad Shokrian

Maître-assistant, Université d'Ispahan

Résumé

L'Orient et la Perse ont été au centre de l'attention des voyageurs européens qui parcouraient le monde pour connaître l'Autre monde. À ce propos, l'altérité qui est l'étude de ce qui est autre et l'image que les étrangers proposent pour cet Ailleurs et ces peuples, occupent une place remarquable dans la littérature.

Des récits de voyage, en tant que le fruit du voyageur contiennent des informations sociales, scientifiques, politiques et psychologiques du pays visité ainsi que de sa civilisation. L'examen de cette représentation devient d'autant plus impressionnant, lorsqu'il s'agit d'analyser les points de vue et approches différents sur l'Orient; à travers la méthode que pratiquera l'imagologie, en tant que branche de la littérature comparée.

Cette préoccupation nous a amenés à travailler sur l'ouvrage de Jean Chardin, nommé *Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient*. Simultanément, on trouvera l'image livrée dans l'ouvrage de Comte de Gobineau, *Trois ans en Asie*, sur le même espace. L'objectif de cette recherche réside dans le croisement de représentations de ces deux auteurs dans les domaines mentionnés et de mettre en évidence leurs points de vue en rapport avec leur propre appartenance et des espaces visités dans leurs récits de voyage.

Mots-clés: Jean Chardin, Comte de Gobineau, Orient, Ispahan, Image, récit de voyage, paradis terrestre.

تاریخ وصول: ۹۲/۹/۱۸ تأیید نهایی: ۹۴/۲/۲۸

*E-mail: tahere. Zahedi@ yahoo.com

**E-mail: shokrianjavad@yahoo.fr

Introduction

Éprouver l'appel des grandes routes a depuis toujours, l'un des plus grandes gaités de la vie. Parmi les espaces visités, il en est une, l'Orient, qui a pu exercer sur la conscience occidentale une curiosité une convoitise et un besoin de représentation particulièrement durable. Notre étude, se propose de présenter et d'analyser l'image de l'Autre à travers la littérature de voyage. C'est ainsi que la notion d'imagologie se définit dans le *Dictionnaire international des Termes Littéraires*:

"Ensemble des travaux de littérature comparée consacrés aux représentations de l'étranger. L'imagologie a deux objets d'étude privilégiés les récits de voyage et les ouvrages de fiction mettant l'étranger en scène" (Moura, 1999).

En abordant le voyage sur l'Iran, de nombreux motifs incitent les grands voyageurs, à connaître l'Iran avec un grand intérêt culturel. La contribution de Louis XIV fut très considérable pour avoir frayé le chemin au commerce et à la propagande religieuse. À cet égard, Chardin, Tavernier et Thévenot sont les premiers exemples, à la fois narrateurs et témoins, fascinés par le désir de voir l'Iran. D'autre part, Ispahan, cette capitale des Safavides a toujours été considérée par les contemporains comme une ville à l'image du paradis, celle-ci cesse cependant d'être la capitale de l'Iran à partir de l'attaque des Afghans en 1722. Pourtant, elle est toujours comparée au paradis à l'époque Qadjar. Gobineau, au moment le plus critique de la guerre de Crimée, c'est-à-dire, en 1854, avait été choisi pour faire partie, en qualité de premier secrétaire, de la mission diplomatique que la France avait décidé d'envoyer en perse, afin de renouer avec ce pays des relations rompues depuis quelques années.

Tant qu'il s'agissait de décrire les plantes, la nature et les monuments, les voyageurs n'y trouvaient guère d'obstacles, car il n'y a point de préjugés zoologiques ou botaniques qui empêchent de mesurer la réalité. Comment est-ce que les voyageurs ont appris à ne pas juger un pays exotique selon des critères occidentaux, mais à s'interroger sur le pourquoi des différences constatées? À cet égard, ils témoignent à côté de l'image d'un Orient de despotisme, aussi celle d'un Orient pittoresque avec les vestiges d'une civilisation.

Le pouvoir despotique

À ce sujet, Chardin croit que le gouvernement des anciens peuples était aussi plus juste et plus équitable. Le droit de la propriété des terres ou des autres biens y était sûr et sacré: "Depuis l'abolition de l'ancienne persane par les Mahométanes, jusqu'au règne du roi Abbas, la Perse a été un pays fort rempli de confusions et de désordres, et où l'on changeait très souvent de maître;(4)" (Chardin cité par Gaudon, 1965, p. 39). Abbas le Grand était monté sur le trône en 1587 à la suite d'un coup d'état. Il avait déposé et banni son père ainsi que les deux frères et leur avait fait crever les yeux à tous les trois afin de couper court à toute tentative de lui ravir le pouvoir. Cette mesure, tristement banale dans l'histoire de nombreuses dynasties, choquait les Européens, mais valut au jeune Chah qui avait épargné la vie de son père et de ses frères une réputation de magnanimité. Lorsque Chah Abbas mourut en 1629, aucun de ses nombreux frères et fils n'était disponible, les plus heureux étaient aveuglés, les autres exterminés. C'est pourquoi, les rois de ces contrées jouissaient d'un pouvoir merveilleusement despotique:

" Il n'y a assurément aucun souverain au monde si absolu que le roi de Perse; car on exécute toujours exactement ce qu'il prononce, sans avoir égard, ni au fond, ni aux circonstances des choses, quoiqu'on voit la plupart du temps clair comme le jour qu'il n'y a nulle justice dans les ordres et souvent pas de sens commun" (Chardin, 1811, T. VI, p. 18).

Ils croient que les rois sont naturellement violents et injustes, qu'il faut les regarder sous cette idée, et cependant que quelques injustes et violents que soient leurs ordres, on est obligé d'y obéir, excepté les cas de la religion ou de la conscience. Grâce à lui, grâce à d'autres, la conception du despotisme oriental a tenu une large place dans l'œuvre de Montesquieu ou de Voltaire. À ce propos, Montesquieu le définit: " En Perse, lorsque le roi a condamné quelqu'un, on ne peut plus lui en parler, ni demander grâce. S'il était ivre ou hors de sens, il faudrait que l'arrêt s'exécutât tout de même." (Montesquieu, 1955, T. III, p. 64)

Notre voyageur admettait que: " La fortune est plus changeante en Perse qu'en tout autre pays"

(Chardin, 1811, T. VII, p. 327), en fournissant cent exemples de promotions éclatantes et de disgrâce sans remède, comme la présence d'une personne à travers les rois divers, lui semble comme un bonheur extraordinaire: "Mahomed Alybec, qui était grand maître d'hôtel, sous les rois Abas I^{er}, Safi I^{er}, et Abas II"(Chardin, 1811, T. VII, p. 327). Le roi disgracie ministres et favoris d'un moment à l'autre. Gobineau, lui aussi a observé cette réalité décevante dans l'Asie musulmane: " Où les élévations et les chutes de fortune sont si subites, si rapides et si extraordinaires. (‡) Il n'y est pas aussi commun que les serviteurs de la veille y deviennent les maîtres du lendemain" (Gobineau, 1922, T. I, p. 228). Rien ne met à couvert des extravagances du caprice des rois; ni probité, ni mérite, ni zèle, ni services rendus; toutes choses dépendent des mots de la bouche, ou un signe des yeux, renverse à l'instant les destinés des gens, les plus dignes de l'être, les prive des biens ou de la vie. C'est pourquoi le nombre du palais croît sans cesse. Car quand un grand seigneur est offensé, tout son bien est confisqué. En outre, selon Gobineau:

" L'Etat persan n'existe pas en réalité, et l'individu est tout. L'Etat? Comment pourrait-il être, lorsque personne n'en prend aucun souci? Incapable de fidélité politique et de dévouement, pleine d'adoration pour le pays en lui-même, elle ne croit à aucun moyen de le conduire."(1922, T. II, p. 167)

D'autre part, il juge que le Chah Qadjar n'est pas "ce monarque absolu" que l'on s'imagine en occident. Il est: " Gouvernant de fait mais nullement de droit"(Gobineau, 1922, T. II, p. 167). C'est pourquoi, avant de son entrée dans la ville d'Ispahan, il nous parle de son gouverneur, Tchéragh Alî khân, car: "Il appartient à une tribu nomade des environs de Kermânchâh, et, comme cette tribu est ancienne; il est bien né" (Gobineau, 1922, T. I, p. 227). Il leur apparaît comme un homme extrêmement civilisé, d'une figure intelligente et distinguée, et de la plus noble politesse. Aimable et utile fiction qui fait du roi de Perse, lors de la réception de nouvel an, un personnage de comédie. À ses questions, personne ne donne de réponses véridiques sur l'état de la nation. On dit au roi que la moisson est belle; la paix profonde, l'administration irréprochable. Le roi souhaite que les murs soient purs et l'avarice bannie du cœur des fonctionnaires. De plus, le roi de Perse,

c'est un peu un roi d'Angleterre asiatique! En tout état de cause, ce système de gouvernement repose sur la fourberie. En outre, selon lui:

" La moralité asiatique ne blâme que ce qui s'affiche en public, et rien de ce qui cache derrière les murailles de l'enderoun, où tout est permis. (4) Les femmes sont très rigoureusement cloîtrées dans l'enderoun, en ce sens que personne du dehors, aucun étranger à la famille n'y est admis." (1922, T. II, pp. 187-188)

Chardin se renseigne aussi sur le sort des dames enfermées en Perse dans ces sérails ou harems dont les murs sont non seulement fort élevés, mais quelquefois doubles et triples. En fait: "Ce lieu despotique était à l'imitation des Turcs ottomans que son établissement a vu le jour en Perse" (Tork Ladani, 2011, p. 99). Abbas le Grand se maria plusieurs fois à différentes occasions, amour, intrigues politiques.

On a dit candidement les inconvénients du despotisme, la cruauté des rois orientaux, leurs abus de pouvoir et la rage qu'ils ont de tout sacrifier à leurs passions. Mais nous avons été amenés à faire aussi un éloge de cette société à l'égard de son peuple et le pittoresque humain comme une partie indéniable de ce pouvoir asiatique.

Les vestiges d'une civilisation

Selon Chardin, on doit avouer que le gouvernement de Perse a été considéré comme barbare et tyrannique à cause des exécutions qu'il fait faire sur les ministres et les grands, sans forme de justice et sur-le-champ. Mais cela ne regarde pas le peuple, avec lequel, l'on n'agit jamais de cette manière. C'est pourquoi, on peut dire c'est l'empire le plus heureux et le plus florissant du monde. Il admire aussi la politique de ce grand roi lorsqu'il vient établir sa cour à Ispahan et rendre cette ville aussi magnifique qu'elle est devenue. Il avait des manières engageantes, qui le faisaient venir à bout de tout: " Il engageait non seulement tous les grands seigneurs mais encore tous les particuliers qu'il savait être gens riches, à construire quelque édifice public pour d'ornement et pour la commodité de la ville" (Chardin, 1811, T. VII, p. 324). Gobineau juge la personnalité de Chah Abbas le Grand: "Si jaloux de la beauté de sa grande ville et qui l'embellit de tant de merveilleux, s'il fut un infatigable constructeur de palais, de caravansérails, de mosquées

et de collègues, se soucia peu de relever les édifices de ses prédécesseurs". (Gobineau, 1922, T. I, p. 233)

Ce qui devient un point important, c'est que Chardin s'est embarqué pour l'Asie à un moment privilégié dans l'histoire des relations entre la France de Louis XIV et l'Orient; l'année notamment de la création de la compagnie royale des Indes orientales. Ainsi la position de la Perse sur l'itinéraire de la route de la Soie permet aux Européens d'entrer en relation commerciale avec la Perse. Selon Chardin:

"Abbas-le-Grand qui était une fine politique, et qui cherchait à plaire à toutes les nations, et aux Européens particulièrement, à cause de leur industrie et de leur riche commerce, lequel il voulait attirer en ses états; ne se souciait pas de choquer les devoirs de sa religion, au prix de gagner le cœur des peuples qu'il croyait utiles à l'enrichissement de son état" (Chardin, 1811, T. VII, p. 357).

En suivant ce but, les Arméniens de Jolfa deviennent les maîtres du commerce international, et s'installent dans la capitale en 1604. Le Chah leur a permis de reconstruire une véritable cité indépendante, à cause du désordre que causait leur mélange avec les Mahométans. Il leur confie notamment le monopole de l'exportation de la soie. Il écrit: "Les Persans disent qu'ils (les Arméniens) font bon négociant avec toutes les nations de l'Europe, excepté hollandaise" (Chardin cité par Tork Ladani, 2011, p. 43).

Les Iraniens semblent extrêmement sociables, et les voyageurs répètent volontiers qu'ils n'ont eu la plupart du temps qu'à se louer de l'accueil qu'on leur a donné; ils exaltent l'humanité, l'hospitalité et la tolérance des gens d'Asie: " Il est galant, gentil, poli, bien élevé. Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs des Persans, c'est leur humanité envers les étrangers (♣) " (Chardin cité par Martino, 1906, p. 61). L'hospitalité des Asiatiques que les Européens regardent comme des barbares ou des sous-hommes, complète l'enchantement de la vie nouvelle et de nouveaux horizons. De plus, Gobineau trouve que l'histoire des premiers âges de l'humanité se confond avec l'histoire de l'Asie, puis les premiers centres de civilisations se situent sur ce continent et que le mouvement reconnu des migrations humaines va d'est en ouest, d'Asie centrale vers le Proche-Orient et l'Europe. L'Orient est grand et noble parce qu'il est stable, et parce qu'il

offre l'image d'une civilisation européenne. Il faut nécessairement commencer l'histoire par l'Asie; à l'époque indiquée, l'Europe n'était rien et l'Asie tout. À cet égard, la naïveté de l'oriental est sa vertu, comme son mérite, aux yeux de Gobineau, est son pouvoir d'émotion pour la période de la vie de l'homme la plus proche de la naissance. Selon lui, c'est que les hommes remarquables ne sont pas si rares en Asie que les Européens aiment à se le figurer. Mirza-Taghy-Khan est un type de la politesse nationale. D'après Chardin: " Les Persans sont les peuples les plus civilisés de l'Orient, et les plus grands complimenteurs du monde" (Cité par Gaudon, 1965, p. 118). Selon Gobineau, les Persans d'aujourd'hui ont perdu jusqu'à l'idée de la généalogie et de la vertu aristocratique primitive. Leur ambition est de passer, comme les Français d'aujourd'hui: "Pour un peuple très intelligent, très spirituel, très fin" (Boissel, 1973, p. 311). Ayant énuméré les caractères physiques et moraux des Persans, on trouve des types fort antiques et des mieux accusés et la vertu du noble individualisme féodal. Autant celui des villes qui pousse à l'amour de l'égalité est détestable, autant celui des populations agricoles et des nomades emplit le cœur de Gobineau d'une instinctive admiration. Ils tiennent, en Asie et dans le cœur de Gobineau, la place que tenaient les Romains dans la morale du monde classique:

"Ces peuples sont d'une grande beauté physique, d'une force corporelle remarquable, très intrépides, très actifs, très intelligents, ils peuvent fournir des chefs admirables et en ont donné beaucoup au monde asiatique comme, Saladin et Nadir; mais ce sont des gens parfaitement indispensables" (Gobineau, 1922, T. II, P. 24).

Ainsi, une classe sociale ne se définit pas en fonction de ce qu'elle possède ou produit, matériellement, mais de ce qu'elle reconnaît comme fondement moral de son existence. Telle est la philosophie qui se dégage des réflexions de Gobineau sur les nomades de Perse quand il note: "Le point caractéristique des nomades n'est donc pas d'errer, mais de tenir fortement à la vie de tribu, c'est-à-dire à l'esprit aristocratique, en son essence" (Gobineau, 1922, T. II, p. 27). La dialectique sociologique gobinienne reste fondée, non sur des différences morphologiques des types, les Persans de villes ressemblent fort à des Français, mais sur l'opposition: civilisation agricole ou nomade, civilisation urbaine et commerciale.

D'autre part, la théorie du climat reste un point d'ancrage historique de la recherche d'un équilibre entre nature, société et politique dans la pensée de Chardin. La diversité de climat étant bien observée, on en juge beaucoup mieux de vivre, des habits, du logement des divers peuples du monde, comme aussi des coutumes, des sciences, des industries. Selon Chardin: " L'altérité climatique explique l'altérité à tous les niveaux, même religieux" (Van der Cruysse, 1998, p. 61). Gobineau pense qu'en Asie le temps est figé et la nature immuable. Malgré de telles considérations, le pittoresque de la nature et des paysages jouent un rôle semblable pour attirer l'attention des voyageurs aussi bien que le pittoresque humain.

Le paradis terrestre ou extra-terrestre

Les quelques images gravées de la Perse que Chardin avait pu voir avant son départ étaient si rudimentaires qu'il a décidé de s'attacher le plus rapidement possible et de faire graver de nouvelles images plus satisfaisantes. C'était pour Chardin le coup de foudre. Il ne demandait qu'à s'intégrer dans cet "autre monde" qu'il découvrait chaque jour avec un plaisir renouvelé, qu'à en parler la langue, qu'à en adopter les habitudes, qu'à en déchiffrer les codes. Dès l'arrivée de nos voyageurs, le premier contact avec la ville royale, Ispahan, les intéresse. Lorsqu'ils s'approchent d'Ispahan, au sortir des grands déserts bordés de chaînes montagneuses dont les silhouettes profilent sur l'horizon jusqu'à l'infini, on voit devant soi une large cuvette au fond de laquelle sommeille la cité royale: "Ce qui frappe en premier lieu, c'est le contraste avec l'univers de roc et de sable, le bassin dans lequel s'étale la ville est une immense oasis, et les maisons et les dômes qui constituent la vaste agglomération surgissent de la verdure" (Stierlin, 1976, p. 47). Les frondaisons de grands platanes forment partout les écrans entre lesquels on aperçoit les constructions. Nous avons cette impression beaucoup plus vive au temps de Chah Abbas lorsque les blocs des grands immeubles de béton ne dressaient pas encore les énormes pâtés qui commencent à défigurer le visage de la ville. Seuls, alors émergeaient, au-dessus des massifs de végétation, les immenses édifices rayonnants. À cet égard, la densité de la végétation qui frappe à l'approche d'Ispahan devait d'ailleurs être bien plus forte au XVII^e siècle qu'elle ne l'est aujourd'hui; où trop de

jardins, de parcs et d'allées ont été sacrifiés à "l'urbanisation" et à la circulation d'automobiles. En effet, cette dominante verte avait surpris les voyageurs du Grand Siècle, qui pourtant étaient moins privés de verdure que nous ne le sommes actuellement. Cité verte, donc, que cette capitale de l'empire persan au temps où la visitent les sujets de Louis XIV. Notre joailler, ne craint pas de dire:

"La ville d'Ispahan, en y comprenant les faubourgs est une des plus grandes villes du monde. (♣) Les Persans disent, pour exalter sa grandeur; Sefahon nispe gehon, c'est-à-dire, Ispahan est la moitié du monde (♣) De quelque côté qu'on regarde la ville, elle apparaît comme un bois, où l'on ne peut discerner que quelques dômes, avec de petites tours fort hautes qui y sont attachées, et qui servent de clochers aux mahométans." (Chardin, 1811, T. VII, pp. 273-287)

Un siècle après les grandes destructions qui font ensuite à la chute de la dynastie Safavide, Gobineau confirme encore cette vision en soulignant l'impression que fait, dès l'abord, la cité:

"Nous sortîmes de la montagne, et nous aperçûmes la ville au fond d'un amphithéâtre ouvert du côté du nord et de l'est, mais entouré de hautes montagnes vers l'ouest et le sud: le premier coup d'œil est très beau; Ispahan se présente environné de jardins, et tout rempli de bouquets d'arbres que dominent les dômes d'un assez grand nombre de monuments." (Gobineau, 1922, T.I, pp. 225-226)

Cette remarque constante fait de cette ville une cité-jardin, et nous donne l'impression de concordance des points de vue. Malgré tous les périples qu'ils ont effectués pour arriver à Ispahan, la première chose qui retient leur attention, avant même qu'ils ne soient entrés dans la capitale des Safavides, c'est cet aspect verdoyant; bouquets d'arbres, bois ou forêt. Cette ville est comme un miracle au cœur des déserts, où elle forme une oasis, n'est pas possible que grâce à une irrigation intensive, réalisée au moyen des eaux de la rivière Zayandeh-Roud, que selon Chardin: "Ce fleuve est aussi gros à Ispahan durant le printemps, que la Seine l'est à Paris durant l'hiver (♣) " (1811, T. VII, p. 276). Le cortège qui accompagne Gobineau, traverse le fleuve fameux Zend-è-Roud, sur la rive gauche de laquelle la ville est construite.

À cet égard, le paysage est un élément très considérable afin d'exciter les sensibilités des voyageurs. Mais au XVII^e siècle, "il n'est pas un décor

invitant aux rêveries, mais un obstacle à franchir" (Tork Ladani, 2011, p. 19). Mais pour un voyageur du XIX^e siècle véhicule et reproduit l'image d'un Orient qu'il revendique antithèse de l'Occident. Un Orient du pittoresque et de la sensualité est comme celui des *Mille et une nuits*. Cette œuvre est toute la dynamique des représentations, la force immanente des récits de voyage. Selon Vinson, "Les mille et nuits, c'est l'image enjôleuse et séduisante d'un Orient et l'exotisme, du fantasme et du rêve, ne prétendant en aucune façon à l'exactitude. C'est image idyllique d'un Orient du plaisir, de la fantaisie, des fastes, du luxe" (2004, p. 9). C'est pourquoi, le gentilhomme besogneux devait avoir l'impression que l'Asie lui rendait ce que l'Europe lui contestait. Boissel découvrait que "le mouvement du voyage satisfaisait un besoin profond de sa nature" (1973, p. 260). Chez Gobineau, ni le présent ni le réel ne semblent répondre à ce qu'il appelle certains instincts apportés par lui "en naissant". Le présent, c'est le pouvoir triomphant de la bourgeoisie, c'est le fait de se sentir un émigré de l'intérieur, ou pire un paria. "Un infortuné, écrit Chateaubriand, parmi les enfants de la prospérité ressemble à un gueux qui se promène en guenille au milieu d'une société brillante; (4) " (Chateaubriand, 1836, T. II, p. 75). Le romantisme de René n'est pas une nouvelle forme de la sensibilité; c'est la naissance d'une nouvelle classe. Gobineau a le sentiment d'y appartenir. On peut dire que Gobineau ne va pas aller chercher refuge dans la nostalgie élyséenne, ni se tourner vers le paradis terrestre. L'intuition qu'en Asie on éprouve, tout est secret, tout est en quelque sorte religion, tout est transmission mystérieuse à laquelle on attache un prix inouï et qui rend l'Asie immortelle. Il a pressenti, vu ou cru voir ce que d'autres n'ont pas vu. C'est comme un visionnaire. Son attrait pour l'Orient ne procède pas de celui que la vulgaire affiche "Pour un Orient superficiel". L'attrait qu'il éprouve pour l'Asie, apparaît comme une vocation. L'appel de l'Orient, c'est, pour Gobineau, au plus profond de lui-même; un refus du réel, du monde qui l'entoure, un refus de l'Europe. Ce sera son "paradis artificiel" (Boissel, 1973, p. 41). C'est accéder au domaine de son rêve, c'est la contrée prédestinée où ont vécu, où vivent peut-être encore, des esprits et des hommes. Il se séparait catégoriquement de la société des hommes. Perdu dans la cité, comme "infortuné" de

Chateaubriand il ne trouve apaisement que dans un refuge extra-terrestre. Le recours que Gobineau attend "des terres d'Asie" n'est celui que René cherchait dans les solitudes des forêts et de la lande. La nature, d'elle-même, n'offre pas de salut:

"Il semblerait que ce soit le roman historique de Walter Scott qui ait façonné son attitude à l'égard du paysage. Un paysage n'intéressait Scott, un site n'était pas pittoresque, attirant et satisfaisant pour la sensibilité que dans la mesure où quelque chose d'humain s'y était passé, où l'intelligence pouvait y placer des souvenirs historiques; l'émotion et l'intérêt n'étant pas moindres si l'histoire était conjecturale ou écoutée aux portes de la légende." (Boissel, 1973, p. 233)

C'est pourquoi l'exotisme n'est en soi que banale curiosité, s'il n'est pas de nature "culturelle". Malgré ces réflexions, notre voyageur n'en reste pas moins les yeux et le cœur ouverts aux impressions de la nature. Mais ce qui semble très important pour lui, c'est que le pittoresque des paysages n'est pas aussi éloquent que le pittoresque humain. À cet égard, il n'y a rien dans le récit de *Trois ans en Asie*, qui soit comparable aux pages inspirées par l'Orient à Flaubert ou par l'Amérique à Chateaubriand. C'est le pittoresque pur qui attire et l'intéresse. Chez lui, par instinct, "l'œil écoute" beaucoup mieux et beaucoup plus qu'il ne voit. C'est pourquoi, on peut le comparer avec l'attitude de Flaubert en Orient: "J'éprouve presque des sensations voluptueusement rien qu'à voir, mais quand je vois bien" (cité par Boissel, 1973, p. 252). C'est au romantisme de Vigny qu'il faut se référer pour saisir la position esthétique de Gobineau à l'égard du pittoresque: "Il faut aimer ce qu'on ne verra deux fois" (Vigny, 1948, T. III, V. 308). Dans la *Maison du Berger*, il a prétendu que "l'invisible est réel" (Vigny, 1948, T. II, V. 220). La nature apparaît à Gobineau comme à Vigny douée d'une grandeur qui la rend inaccessible et solennelle: "Le calme le plus profond rehaussait la majesté de cette nature inconnue" (Gobineau, 1922, T. I, p. 99). Rendre sensible ce "réel" est la fonction de l'écrivain. L'image et l'adjectif pittoresque ne sont pas des instruments suffisants et adéquats pour l'exécution de cette tâche. Si Gobineau a tant aimé l'Iran, s'est exalté à la pensée qu'il avait laissé l'Europe derrière lui, c'est, en partie, qu'il se rapprochait de la terre élue des aïeux aryens. On pourrait, à propos de la

tentation de Gobineau de remonter le cours de l'histoire pour y trouver les traces de sa propre origine et à propos de son instinct de fuite hors de la cité moderne, (dont la France est l'image) parler d'un complexe migrateur. Telle est la dernière page de *Trois ans en Asie*, Ispahan est "délicieuse comme un rêve" (Gobineau, 1922, T. I, p. 254). En effet, après l'étape d'Ispahan, on sent qu'il y a dans le récit de la marche persane comme une cassure, du moins une fêlure dans le cristal du rêve et de la transparence heureuse. C'est la cité merveilleuse des Safavides porte aussi témoignage de la fatale déchéance des choses humaines. Gobineau, en quittant Ispahan; la compare à Versailles, capitale, elle aussi déchue de "l'ancienne splendeur" française comme elle est elle-même "le reflet de l'ancienne splendeur de la capitale des Séfévides" (1922, T. I, p. 254). Ce que Gobineau ressent encore à Ispahan est d'une autre nature. Il a perçu le bruit de la fêlure, en lui. Il découvre soudain combien est menacé le rêve de la vie libre et heureuse. Les "rêves" ont une fin. Et la vie de voyage en est un. Il retrouve un paradis imaginé seulement dans ses rêves et nourri par des lectures publiées par ses prédécesseurs. Il a pendant plusieurs mois cru à la réalité d'un paradis artificiel dont l'enchantement tenait beaucoup à l'enivrement de la rupture et de la fuite. Mais ce qui c'est ce pays des merveilles, qui est nommé l'Eldorado asiatique. Et le voyage s'achevait par une cérémonie quasi féérique, un spectacle qui ressuscitait un autre mirage consolant, celui de la chevalerie. L'exotisme, avec Gobineau, n'est plus description divertissante de la différence. Il est pris de conscience des raisons de la différence. C'est pourquoi, à Ispahan, il réconcilie avec lui-même. Il est vrai, cette ville a une faculté miraculeuse d'apaiser le voyageur. Toute dans la beauté de son architecture et de ses jardins, tout dans le désordre hallucinant et immémorial de son bazar inspire, encore aujourd'hui le bonheur plein de beauté.

On peut dire que la nature, elle s'efface également aux yeux de Gobineau au profit de la culture. Par contre, Chardin consacre une place remarquable à la nature et aux paysages visités. C'est pourquoi, dans le cadre enchanteur des jardins et des monuments d'Ispahan, les voyageurs semblent avoir atteint dans leur poursuite du bonheur, le sommet de la

courbe. Ispahan, au carrefour de la route du progrès, devenait une ville merveilleuse grâce à une architecture raffinée sous la dynastie Safavide. Ce point nous a amenés à découvrir si ces lieux historiques et mystérieux gardent encore l'ancienne splendeur?

Une apogée ou décadence architecturale

L'Orient pittoresque qu'apparaît dans les récits, peut être considéré comme une succession de tableaux. L'Orient y est sublimé par un foisonnement de détails, par une série de scènes de genre et par une multitude de descriptions minutieuses mêlant couleurs, odeurs, bruits et mouvements. Par le pittoresque, au prix souvent de reconstitutions du réel et de silences conséquents, les voyageurs rendent compte d'un Orient harmonieux, sublime et pur. On a vu, dans les textes de nos voyageurs, la description des nombreux monuments dont le monarque persan enrichit sa nouvelle capitale. Chardin, dès son arrivée a jugé que: "La beauté d'Ispahan consiste particulièrement dans un grand nombre de palais magnifiques, de maisons gaies et riantes, de caravansérails spacieux, de forts beaux bazars, et de canaux et de rues, dont les côtés sont couverts de platanes (شجره) " (Chardin, 1811, T. VII, p. 285). À l'époque Safavide, les grands, qui voulaient lui plaire, ont imité son exemple. Allâh-Veyrdu Khân construisit un pont magnifique. Chardin, nous assure qu'en son temps il y avait plus de trois mille colombiers dont les vestiges sont encore visibles autour de la ville V. *Ispahan perle de la Perse* (Blunt, 1967), Gobineau fait aussi connaissance avec le premier pigeonnier du pays. "On les construit ni plus ni moins grands qu'un donjon de forteresse. La base en est comme guillochée. C'est un vrai travail d'orfèvrerie, ciselé en terre" (1922, T. I, p. 220).

Sa légation se dirige en même temps vers cette "merveille" architecturale d'Ispahan qu'est le Tchéhar-Bâgh, "réunion de palais qui est probablement un lieu unique dans le monde" (1922, T. I, p. 226), au dire de Gobineau lui-même. Ils ont logé dans un palais, l'Imaret-è-Sadr, que le gouverneur avait mis à la disposition des Français pendant son séjour dans cette ville. Il leur apparaît comme "lieu unique dans le monde", dans ces salons dignes de la féerie des *Mille et une Nuits*, recouverts de mosaïques, de faïences colorées, de carreaux de cristal ou de matériaux précieux,

enrichis de miroirs et tapis, de balustres en bois dorés, de peintures d'or et d'azur, le "chevalier" errant et méconnu, qui pour un soir y habitait, devait s'y sentir à sa place. Il était autre, dont le rêve le hantait depuis l'âge de quinze ans, quand, exilé entre Suisse et Allemagne, par la faute de sa mère, il menait ses jeux d'enfants dans les salles et les tours du château féodal d'Inzlingen. Le séjour où s'installa Chardin semble être pour lui, "un vrai bijou". La maison était de dimensions plutôt modestes, mais d'un raffinement extrême. Elle avait appartenu à une courtisane célèbre connue comme la Douze-Tomans (l'équivalent de cinquante louis d'or); c'était le prix qu'elle demandait à tout nouveau client. Notre voyageur se plaisait beaucoup dans ce qu'il faut bien appeler un bordel de luxe; il convient sans se formaliser que c'était un fort agréable séjour. Son implantation dans un quartier très vivant d'Ispahan permettait à Chardin de découvrir des aspects nouveaux de ce qu'on appellerait maintenant la Perse profonde. En outre, Le Safavide surveillait l'administration des biens sacrés, dont les revenus doivent pouvoir à l'entretien du culte et de l'enseignement, il en prenait sa part indue; mais il en appliquait la plus large moitié aux intentions des donateurs et, de sa caisse V. *Révolution de la Perse* (Bérard, 1920). Cette dynastie entretient les écoles supérieures d'Ispahan, l'université chiite, si l'on peut dire, gardant ainsi sous sa main d'élaboration du dogme et la formation des clercs:

"Les Persans appellent les collèges medresé, mot dont l'étymologie signifie lieu où on enseigne la doctrine (چ). Il y a cinquante sept collèges à Ispahan, dont plusieurs sont de fonction royale ou dévolus au Roi; dans les collèges-là, c'est le Roi qui donne les places de principal et de rg ents (چ) " (Chardin cité par Gaudon, 1965, pp. 215-216).

La dynastie Qadjar, par économie, a laissé tomber les grands collèges d'Ispahan. De plus, Le bonheur d'être autre part est renforcé par le cadre enchanteur des palais de Tchéhar-Bâgh, par "l'orfèvrerie grandiose" (1922, T. I, p. 231) d'une porte admirée au collège de la mère du Roi:

"Ce collège a échappé à la destruction et fondé par une princesse Séfévide. Ce monument merveilleux a même conservé, et c'est presque un miracle, sa porte couverte de lames d'argent ciselé s(چ) Il faut dire aussi que l'artiste travaillait pour une personne

qui voulait témoigner grandement de son respect pour la science (♣) ."(1922, T. I, pp. 231-232)

Selon Chardin, aussi, "La mère d'Abas II en est la fondatrice, c'est le plus grand collège du faubourg (Abas-Abad): il sert aussi de mosquée, la chapelle qui est à côté, étant fort grand" (1811, T. VIII, p. 79). On a vu son respect pour la science, et à cet égard; plaisir et science d'une part, amour et travail d'autre part se confondent et deviennent une des constantes de la sagesse de Gobineau. Selon Boissel, "À Ispahan, l'Asie lui donne la preuve que cette sagesse n'est pas illusoire" (1973, p. 287). Le collège, où il ferait bon vivre comme dans un Abbaye de Thélème asiatique, propre à maintenir, selon sa belle expression, "l'intelligence en joie". On sent le visiteur envier les heureux savants dont l'existence s'écoule dans le recueillement de cet édifice luxueux. C'est une image du paradis sur la terre: vestibules remplis de fruits et de rafraîchissements, salles de travail donnant sur un jardin ombragé de platanes, orné de rosiers et de jasmins, dômes et murs revêtus: "d'émail bleu, brodé d'inscriptions koufiques et d'arabesques noires, blanches et jaunes" (1922, T. I, p. 232). Pour lui, c'est le plus mauvais endroit du monde pour se convaincre que les biens terrestres ne sont rien, on dirait qu'il a été bâti pour prouver le contraire.

Nos voyageurs ont tenté de rendre sensible le mirage architectural et artistique de la ville. À cet égard, les descriptions que font Gobineau et Chardin du palais de Tchéhel-soutoun sont très considérables. D'après Chardin:

"Le plus grand et le plus somptueux corps de logis de tout le palais Royal, on l'appelle tchehel-seton, c'est-à-dire, les quarante piliers, quoiqu'il ne soit supporté que dix-huit; (♣) et le vieux temple de Perspolis, quarante colonnes, quoiqu'il n'y en ait 4 présent que la moitié. Ce corps de logis, qui est bâti au milieu d'un jardin, comme les autres est un pavillon qui consiste en une sale élevée de cinq pieds sur le jardin. On ne serait voir de plus pompeuse audience que celle que le roi de Perse donne dans ce salon" (1811, T. VII, pp. 378-379).

Il fait la description de ce qu'il y a de plus beau et de plus curieux à voir dans l'Iran, bien que ce ne soit autre chose que des ruines de Persépolis dont on ne sait bien l'antiquité, ni ce qu'elles ont été autrefois: "Ces antiquités effectivement sont aujourd'hui en Perse ce que sont les pyramides en

Égypte, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus beau à voir en son genre, et plus digne d'être remarqué" (Van der Cruysse, 1998, p. 103). Les structures des monuments font de l'art persan de l'époque des Safavides une apogée de l'esprit "classique", c'est-à-dire; d'une volonté d'ordre et d'harmonie, de simplicité et de grandeur; un monde soutenu aussi par une passion cachée d'où le mystère et le terrible ne sont pas exclus. Gobineau a confondu sa description avec l'histoire de l'art:

"Je remarquerai seulement que le Tchéhél-soutoun, ou les Quarante-Colonnes, un des plus anciens et des plus splendides, est doublement intéressant comme offrant les exemples les plus frappants de l'apparition du goût chinois à l'ornementation persane, et contenant les peintures les plus remarquables qu'on puisse voir en Perse". (Gobineau, 1922, T. I, p. 236).

L'art d'Ispahan, dans la perspective d'une esthétique comparée qui est celle adoptée par Gobineau tant à Shiraz qu'à Ispahan, mériterait d'être étudié par les historiens de l'art sous le double aspect de ses origines et de ses influences. En procédant les procédés de l'art persan, on en arriverait à comprendre, estime Gobineau, avec perspicacité et pertinence, "Je suis persuadé que c'est en étudiant les procédés de l'art persan que l'on arrivera à comprendre beaucoup de choses encore aujourd'hui parfaitement inconnues en ces matières" (1922, T. I, p. 237). Un siècle plus tard, les historiens de l'art ont confirmé l'influence de la Chine sur l'art persan à partir de 1300, ce point a prouvé les données de Gobineau sur l'art persan. L'heureuse fusion avec des sujets assyriens, explique dans l'art persan, "des éléments parfaitement étrangers les uns aux autres" (1922, T. I, p. 237), si l'on rappelle que les grands moments de splendeur artistique d'un pays sont liés, surtout dans la création architecturale, aux époques de grandeur et de puissance politique. Encore une fois, il jette un regard plein de partialité sur la capacité innée des Persans: "Les Persans d'aucun temps n'ont jamais rien inventé, mais qu'ils ont su tout prendre, tout garder, ne rien oublier, fondre leurs acquisitions dans un ensemble si heureusement lié, qu'il a l'air de leur appartenir, et qu'on en jurerait, si l'analyse ne venait démontrer le contraire" (1922, T. I, p. 237).

Gobineau a entrevu l'unité esthétique de l'Asie, particulièrement dans ce qu'on a appelé le "motif animalier", la "stylisation curviligne". (Boissel, 1973, p. 288). Le motif des entrelacs qui sont rattachés à des thèmes artistiques

appartenant aux premières civilisations asiatiques connues. On note qu'il a vu le motif de l'entrelacs de serpents comme ornement d'une ceinture de derviche. Mais il a souligné aussi que l'art d'Ispahan pourrait éclairer "des mystères de l'origine de l'art byzantin et de l'art sarrasin" (Gobineau, 1922, T. I, p. 237), ou décrire "le style de nos anciennes tapisseries" (Gobineau, 1922, T. I, p. 237). Il ajoute: "La Perse est comme un foyer où les idées et les inventions des pays et des pensées les plus lointains sont venues se confondre. À lui seul, le Tchéhél-soutoun me paraît fournir des révélations." (1922, T. I, p. 237) A cet égard, l'Asie avait devancé l'Europe, et avait donné à Byzance et aux Arabes les leçons qu'ils nous ont transmises. L'art gréco-romain perdait sa vertu de canon et de référence absolue. L'art gothique appartient à un réseau "d'exotismes" qui "s'étend jusqu'à l'Extrême-Orient" ainsi que démontre aujourd'hui un spécialiste: "C'est Gobineau qui avait raison contre Chateaubriand. Les formes de la cathédrale gothique ne sortent pas de la forêt gauloise. Il estime que l'art gothique a trouvé ses racines et ses supports hors des frontières de l'Occident, hors du Moyen Age proprement dit" (cité par Boissel, 1973, p. 289).

C'est Pourtant les considérations de Chateaubriand qui ont été sauvées de l'oubli, pour sa vertu lyrique et pour exprimer les notions élémentaires de l'histoire de l'art. Doué d'un pressentiment esthétique qui l'honore, Gobineau, en quittant Ispahan, souhaite que l'on comprenne"⁽⁴⁾ à quel point l'histoire de l'art asiatique, et je dis l'histoire moderne, tout autant que l'histoire antique, est indispensable et de première nécessité pour l'histoire de l'art européen" (1922, T. I, p. 238).

L'aspect fondamental de l'architecture et de l'urbanisme en Perse, c'est la continuité spatiale V. *Ispahan perle de la Perse* (Blunt, 1967). On y passe sans cesse d'un espace clos dans un autre, sans qu'il y ait jamais de solution de continuité, c'est-à-dire sans que l'on ait besoin de s'extraire d'un environnement donné. L'architecture de l'Iran safavide n'est jamais composée de monuments, c'est-à-dire d'édifices isolés, mais uniquement d'espaces clos qui rythment la surface construite. L'homogénéité de cette dernière réside essentiellement dans la continuité des toitures. Et cela apparaît à tout observateur qui domine l'ensemble. Les Safavides avaient également une prédilection pour les mausolées, les mosquées et les cimetières, et d'une manière générale, pourtant les endroits évoquant les

Imams et ainsi que leur postérité. C'est pourquoi, Comme un voyageur chrétien et non pas missionnaire envoyé par le pape en Perse, Chardin est bien curieux des monuments religieux qui se manifestent avec une splendeur raffinée dans la place Royale. Il témoigne ainsi d'un:

"Ornement de la mosquée Royale qui est merveilleux et inconnu dans notre architecture européenne. Ce sont des niches de mille figures, où l'or et l'azur se trouvent en abondance (4) " (Chardin, 1811, T. VII, pp. 344).

Au sujet des voûtes, Chardin a un autre avis et croit que dans l'art architectonique persan, le point culminant est la construction des voûtes et des dômes. Les maçons persans ont atteint selon lui une perfection parfaite dans cet art. Cette construction de la mosquée Royale, située au sud de la place centrale, est le point de jonction de la dynastie Safavide et de chiisme et cela témoigne du rapport indéniable entre la religion et de l'Etat. La mosquée du roi a gardé encore les caractéristiques; grande et noble, d'après Gobineau: "Son dôme d'émail bleu travaillé d'arabesques jaunes à grands ramages est d'une rare magnificence." (1922, T. I, p. 235)

Partis, mais le regret au cœur ; il ne comprend pas que l'on se dise heureux de quitter l'Asie. Gobineau l'avait regardée et l'avait aimée. Peut-être, pour l'avoir tant aimée, l'avait-il seulement reconnue.

Conclusion

Sous le règne des Qadjars comme celui des Safavides, les relations politiques entre l'Iran et l'Europe se développent et les Européens s'intéressent de façon croissante à l'Orient et notamment à l'Iran. À cet égard, La première impression recherchée dans un voyage a toujours été l'émerveillement. En employant la méthode imagologique, on a constaté que chaque écrivain crée en somme la Perse de ses propres connaissances et de ses rêves à travers les différents types de regard. Cette qualité du voyageur porte sur la quantité, la diversité, le charme et l'étrangeté des réalités observées; sur la beauté des couleurs et des sons, la douceur exotique des odeurs, la pureté de la nature en général.

L'Ailleurs est alors souvent considéré comme un paradis. Dans l'image que Gobineau nous donne de la société persane, c'est l'homme qui est marqué de ses origines ethniques. Mais pour Chardin, le climat

devient le premier facteur qui détermine la diversité des mœurs et par conséquent les écarts entre institutions et gouvernements.

L'architecture, comme l'habileté politique et administrative, est une des formes sensibles du génie des nations. Ispahan, dont le voyageur garde "un très tendre souvenir" est, selon Gobineau lui-même, qui rend compte ainsi des raisons de son enchantement, "délicieuse comme un rêve" (1922, T. I, p. 254). Cet Orient, "terre maternelle" selon la formule de Gobineau, constitue l'une des préoccupations majeures du voyage d'écrivains soucieux de ressourcement culturel comme Nerval.

Bibliographie

- Bérard, Victor, *Révolution de la Perse*, Librairie Armand Colin, Paris, 1920.
- Blunt, Wilfrid, *Ispahan perle de la Perse*. Traduit de l'anglais par Latour, Robert, Albin Michel, Paris, 1967.
- Boissel, Jean, *Gobineau, L'Orient et L'Iran*, T. I, Klincksieck, Paris, 1973.
- Chardin, Jean, *Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient*. T. VII, VIII, Langlès, Paris, 1811.
- Chateaubriand, François René de, *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*, Pourrat frères, Paris, 1836.
- Gaudon, Claude, *Voyages en Perse par Jean Chardin*, Union générale, Paris, 1965.
- Gobineau, Joseph Arthur comte de, *Trois ans en Asie*, T. I, II, Bernard, Grasset, Paris, 1922.
- Martino, Pierre, *L'Orient dans la littérature française Au XVII^e et Au XVIII^e siècle*, Librairie Hachette, Paris, 1906.

- Montesquieu, Charles de Secondat baron de. *De l'esprit des lois*. T. III, paris, 1955.
- Moura, Jean-Marc. *Dictionnaire International des Termes littéraire*. Limoges, 1999.
- Stierlin, Henri, *Ispahan image du paradis*, Sigma, Genève, 1976.
- Tork Ladani, Safoura, *La Perse dans les récits de voyageurs français aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Pulim, Limoges, 2011.
- Van der Cruysse, Dirk, *Chardin le Persan*, Fayard, Paris, 1998.
- Vigny, Alfred de, *Œuvres complètes*, T. I, Coll, Pléiade, Paris, 1948.
- Vinson, David, *L'Orient littéraire et l'Orient rêvé au XIX^e siècle* in *Revue d'histoire de la France*, PUF, Paris, Janvier-Mars 2004.

